

FRANÇOISE DELSUC

LES CERTITUDES – PROVISOIRES –



PRIX DU PREMIER ROMAN

- MAZAMET 2016 -

ISEEDITION

© 2014 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com/

ISBN (Livre) : 978-2-36845-059-8
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-060-4

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustrations de couverture : © Yure – NASA – Shutterstock

Collection « Sueurs glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

facebook.com/isedition
twitter.com/is_edition
google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

FRANÇOISE DELSUC

LES CERTITUDES

– PROVISOIRES –

ISEDITION

*« Une certitude est une idée dont on n'a pas
eu le temps de se défaire. »*

Philippe Bouvard

*« Et si tu te baisses un peu,
Comme pour mieux la comprendre,
Et si tu fermes les yeux,
Alors, tu pourras entendre,
Rire le sable, rire,
Rire le sable sur lequel
est bâtie ma maison... »*

F.D.

Poésies « Coups de cœur et tendresses »

À J.R LÉONARD

Qui, encore plus grand depuis qu'il est assis, m'a permis de trouver la faible lueur des étoiles qui élaborent l'échelle de cordes me permettant d'aller un pas plus loin...

Prologue

« Et vous n'avez rien vu arriver !? »

La voix claque dans mon cerveau.

Réveillée par ce fouet, je sursaute, sortie de je ne sais quelle torpeur gluante. C'est vrai que je l'ai vu passer... Quelque chose en arrière-plan, une ombre furtive, hors de ma vue car hors de ma pensée.

– Et vous n'avez rien vu arriver !?

Un ton de voix un peu supérieur, un peu sec, un peu exaspéré.

Je lève les yeux tout en giclant de ma chaise comme une élève en faute.

Tout à l'heure pourtant, je pesais cent kilos.

Il est grand, brun, mince. Il fixe le mur de gauche d'un air ennuyé, m'interpelle sans me regarder, le menton haut, comme tous ces petits mecs qui se croient au-dessus de la politesse et de l'humanité en raison de leur fonction. Il est jeune, c'est vrai : peut-être que ça l'excuse. Et il est presque beau – du style latino de la Haute – drapé dans sa blouse blanche.

Je reviens de je ne sais quelle planète. Je me sens coupable. Je bredouille :

– Non.

Non ! Évidemment que non, je n'ai rien vu arriver !

Il faut voir comment j'ai pris la chose en pleine poire ! Un semi-remorque à fond dans l'estomac !

Il détourne enfin son regard vers mon « non ».

Bien sûr qu'il connaît la réponse avant même de me poser la question ! Est-ce seulement une question ? Du haut de sa jeune grandeur, de sa jeune beauté, de sa jeune science, il veut juste m'enfoncer un peu plus, me plonger les mains dans la boue de la culpabilité. Et ça ne sent pas bon !

Je l'ai presque détesté. Oh ! juste le temps d'un flash, car j'étais trop perdue pour qu'il m'atteigne vraiment, trop perdue pour être capable de lui répondre autre chose... Pour moi, il est limite « hors monde », « hors réalité » : nous n'avons pas le même espace-temps. C'est simplement un petit con de service qui veut empiéter sur ma pelouse où il fait noir. On ne discute pas avec ce genre de mec, cela n'apporte rien, surtout à ce moment-là : vraiment pas motivée.

Trop brisée...

Il pousse un soupir et retourne vers l'oreiller où elle est, là, échouée dans sa chevelure brune, les yeux clos au milieu de mèches éparpillées avec un art négligé, comme au cinéma.

Elle est belle ma fille !

Je l'aime.

Même trop blanche et les narines serrées, même avec cette rosée qui perle au-dessus de ses lèvres...

J'avais vu une fois, dans un livre d'images, une princesse qui lui ressemblait. La même ! Sauf que la princesse endormie avait des algues dans les cheveux, qui l'auréolaient.

Elle, elle n'a pas d'algues... Mais elle a coulé.

Je l'aime. C'est incroyable ce que je l'aime !

Le petit con qui m'a mis les mains dans la merde de la culpabilité regarde si ça me travaille.

Je n'ai rien à dire, rien à faire. Simplement, groggy, sonnée devant ce désastre, je ne comprends pas... Cet amour de ma vie s'est échoué sur cette grève blanche noyée d'odeurs de désinfectants après avoir vécu des tempêtes que je n'ai pas vues, pas prévues, pas soupçonnées...

Plus haut, un truc bipe avec obstination, lancinant comme une douleur.

Comme une rage de dents.

Ça fait mal comme un cri.

Le jeune toubib pose une main sur le front de mon enfant. Je lui pardonne tout car il est presque doux. C'est pour cela qu'il se bat... Pour elle. En fait, il est humain.

Humain, mais pas pour moi. Elle, elle fait partie de son cercle ; pas moi. Et c'est pour elle qu'on est là.

Elle est venue jusqu'à lui comme une épave perdue, elle a heurté son roc.

Il a peut-être raison de me cogner un peu plus : j'ai sûrement tort.

Elle a rejeté mon anneau d'amarrage, fuit l'ancrage que j'espérais être : une crique sûre, abritée, accueillante.

Bien sûr que j'ai tort ! Comment pourrait-il en être autrement ?

Je vois la perf plantée dans son bras fragile, les draps rêches immaculés, l'oxygène, les machines qui trépident...

J'ai mal et je m'en veux d'avoir mal, car en réalité c'est elle qui souffre. Peut-être à cause de nous. Peut-être à cause de... moi ?

Non, je n'ai rien vu arriver.

« Et son père ? »

Là, il me regarde droit dans les yeux, le beau brun. Il s'accroche, harponne mon regard. Je ne comprends pas ce qu'il veut que je dise : je suis crétine, embrumée... Je vois que je l'énerve et je réfléchis en essayant d'aller vite, mais mon ordi de bord rame.

Son père, il était là tout à l'heure, arrivé de Paris à la suite de mon coup de fil, les bras ballants devant le désastre, un peu voûté, mutique, balourd, piteux. Il n'avait pas su quoi faire de l'autre côté du lit, avec son air d'épagneul largué, sa carrure d'ours harassé. Il avait secoué la tête en me regardant, en la regardant, en me regardant, répétant d'une voix sourde :

« Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible ! »

Puis il s'était mis à bouger. La pièce était trop petite pour ses pas lourds et répétés. Il transpirait dans son costume, n'avait plus de cravate et se frottait les mains sans cesse au risque de se les peler.

« Pourquoi ? »

Il n'interrogeait même pas ma planète : il parlait tout seul.

Nous étions deux sourds-muets, chacun sur notre orbite, devant le soleil noir de l'oreiller.

Il lui avait touché la main avec timidité, avait répété « *Ce n'est pas possible !* » et m'avait planté son désarroi droit dans les yeux en m'attrapant par les épaules avant de repartir.

Sur le pas de la porte, il s'était un peu réveillé : je rentrais quand je voulais ; il téléphonait à Paris, s'occupait d'Yvan... Ne pas m'inquiéter.

Ne pas m'inquiéter...

Ne pas m'inquiéter !!!

Immédiatement après, j'avais entendu sa voix : elle parlait brièvement avec un autre homme... Peut-être le jeune à la blouse blanche ?

– Et son père ?

– Non, il n'a rien vu non plus. Sinon, il m'en aurait parlé... Il ne vient que le week-end. Et encore, pas toujours !

La blouse blanche secoue la tête. Elle me dit que je ne peux pas rester, que le repos de ma fille passe par mon absence.

Coup de poignard.

Il attend que je parte...

Ils la font dormir.

Je voudrais l'embrasser ma petite, lui dire des tas de mots tendres, la recueillir dans la corbeille de mes bras, mais... je n'ose pas. Devant lui, je me sens nulle, gourde.

Et puis, elle me paraît tellement différente... Presque étrangère. Je n'ose pas et je l'aime tant ! Elle est si belle, si fragile ; elle a l'air si tranquille ! Mon incompréhension et ma souffrance créent un mur de verre glacé... Je comprends la timidité de son père.

« Son repos passe par votre départ... » !!!

Mais qu'il se barre ce con ! Qu'il me laisse avec elle pour retrouver ce fil perdu de ses rêves, de ses cauchemars... Il faut que je le débobine, que je remonte tout !

Mais non, rien à faire : il me prend par l'épaule pour me faire sortir fermement de la chambre. Son eau de toilette douceâtre

m'agresse comme une insulte alors qu'il me traîne vers d'autres néons. Moi aussi, je frôle la main pâle du lit. Une bouffée de larmes me monte aux paupières. J'ai mal, mais j'ai honte aussi. De tout : de ces larmes, de n'avoir rien vu arriver, de la souffrance de ma fille ; d'avoir raté un truc, d'avoir failli, d'en être au point d'être obligée de la laisser.

Avec le bruit discret de la fermeture de la porte se clôt un monde duquel je suis exclue.

Ma fille a fait une tentative de suicide.

Elle vient d'avoir quatorze ans.

1

Je ne me souviens plus du trajet pour rentrer à la maison, seulement des deux portes de l'aquarium qui avaient claquemuré Victoria.

Elles s'étaient refermées derrière moi en l'isolant fermement, et dehors, il faisait froid.

Nous nous sommes retrouvés comme deux abrutis dans la maison vide. Yvan était encore à l'école.

Il a essayé de me serrer dans ses bras, mais je n'en avais pas envie. Non, aucune tendresse ; mon corps était dur, froid, étranger : une écorce. J'ai eu aussi, fugitivement, l'impression qu'il le faisait parce qu'il fallait le faire, qu'il récitait une leçon.

Je lui ai dit que l'on m'avait mise dehors parce que *son* repos passait par *mon* départ...

Il m'a répondu, embarrassé, qu'il fallait les comprendre...

Mais moi, je ne comprenais pas.

Je ne sais même pas si lui comprenait vraiment. Il ne voulait pas d'histoire, c'est tout.

Nous avons essayé de trouver les mots pour nous parler, mais impossible : il y avait une pieuvre dans nos estomacs. Pourtant,

cet homme-là – ce père – demandait à savoir ce qui s’était passé. C’était logique.

Il n’était pas empressé, me parlait peu et comme à une malade ; mais, aux plis soucieux de son front, à ses lèvres anormalement pincées, je voyais bien qu’il espérait une explication.

Paradoxalement, son excès de gentillesse me repoussait loin de lui : il m’énervait presque autant que le toubib !

Un instant, l’idée qu’il me ménageait parce qu’il me croyait coupable de quelque chose m’a traversé l’esprit.

Ça m’a fait mal.

Je lui ai donné la lettre que je gardais dans ma poche et que j’avais montrée à l’hôpital. Il me semblait impossible, sur le moment, de commenter ma découverte et notre départ aux urgences : j’étais devenue « sans mots ».

Il a lu, relu à voix haute ; il a repris les termes un à un parce qu’il trouvait que cela n’expliquait rien, que toutes les adolescentes pouvaient avoir ce genre de sentiments sans en arriver à cette extrémité...

Alors je suis allée chercher à la pioche, un à un, les mots qui s’étaient tapis au fond de leur caverne noire. J’ai débité en lambeaux l’histoire qui se cachait sous les tentacules de mon estomac, sous le semi-remorque entré dans mes poumons.

En apnée, je lui ai expliqué qu’à six heures du matin, en trouvant ce courrier sur la table du petit-déjeuner – et vu notre dispute de la veille –, je ne m’étais pas lancée dans une analyse de texte... Que j’avais couru dans sa chambre et l’avais secouée. Qu’elle était légèrement consciente. Qu’elle bredouillait des mots mal articulés, inintelligibles, et poussait de petits grognements lorsque je la brimbalais comme une poupée de

chiffon. Qu'après avoir allumé, j'avais vu les deux boîtes de comprimés... vides. Que mon sang s'était gelé, que j'avais su qu'elle ne plaisantait pas. Que j'avais appelé les urgences de l'hôpital et que, par chance, je les avais eues tout de suite. Que les médecins m'avaient demandé si je pouvais vérifier deux ou trois choses et que je leur avais expliqué que j'étais infirmière libérale.

J'avais fait ce qu'ils m'avaient dit tout en sachant pourquoi ils me demandaient de vérifier cela. Glacée, froide, mais cartésienne et efficace, j'avais vérifié.

Je n'habitais plus mon corps, agissant comme un robot, de façon mécanique, en évitant le circuit « émotivité et ressenti ».

Je leur avais précisé que nous habitions près de l'hôpital, que mon mari était absent ; ils m'avaient dit de ne pas appeler le SAMU, de venir directement avec la petite et d'apporter les boîtes des comprimés qu'elle avait absorbés.

Ils m'avaient aussi conseillé de fouiller la poubelle et de regarder sous le lit... Ils m'avaient demandé si j'en étais capable et j'avais dit que oui, bien sûr.

J'avais oublié que j'étais seule et que Victoria ne pouvait pas marcher dans l'état où elle se trouvait.

Je ne voulais pas risquer de réveiller Yvan, bien qu'il ait l'habitude de dormir comme une souche.

Un corps inerte de quatorze ans, c'est très lourd : j'avais vraiment galéré pour l'installer sur le siège arrière...

De mon portable, dans la voiture, avant de partir, j'avais appelé Patricia pour lui dire de venir tout de suite parce que j'emmenais la petite, très malade, aux urgences et que donc, son frère était

tout seul. J'étais essoufflée. Elle me l'avait dit avant de m'annoncer qu'elle arrivait.

Devant le service des urgences, j'avais précisé qui j'étais.

Ils l'avaient prise en charge immédiatement.

Ils avaient récupéré les boîtes vides.

Ils étaient calmes, rébarbatifs, précis, autoritaires.

C'est là que j'avais commencé d'avoir très peur...

Je ne pouvais plus agir : ils étaient entre elle et moi. Je l'avais suivie tant que j'avais pu. Ils m'ennuyaient tout le temps avec des interrogatoires... Moi, je ne voyais qu'elle. Ils étaient des mouches bourdonnant autour de nous comme s'il y avait eu une odeur de sang. Ils me disaient de m'éloigner, qu'ils allaient s'en occuper, mais je m'étais débrouillée pour les suivre... On m'avait alors dit fermement, avec des gestes occlusifs, de m'éloigner, que je gêçais, que je ne pouvais plus rien faire pour elle.

Je ne pouvais plus rien faire pour elle... L'angoisse était montée et c'est là que j'avais pris le semi-remorque dans l'estomac : quand elle était devenue leur « chose » et plus mon enfant à moi...

J'avais eu mal à la perf qu'ils avaient plantée dans son bras, mal du petit demi-sourire triste qu'elle avait eu en me devinant dans son brouillard, mal à ses petites plaintes étouffées... J'aurais voulu suivre mon petit, ne plus répondre à leurs questions ni à leurs phrases qui m'éloignaient. J'aurais voulu lécher les blessures de ma fille, être là, seulement être là et qu'elle le sente, lui prendre la main et que mon amour irradiant la soulage...

Être là !

Je savais bien pourtant que ce serait interdit. Je leur avais rappelé que j'étais infirmière, mais non : ici, je n'étais que « *la mère d'une tentative de suicide de quatorze ans.* ».

Ils l'avaient emportée.

Fermement, ils m'avaient mise dehors en me disant de revenir plus tard.

Pour elle, je ne pouvais plus rien.

C'est alors je l'avais appelé, lui, pour le prévenir.

J'avais aussi appelé Patricia pour savoir si elle était bien avec Yvan. Je lui avais demandé de le rassurer à son réveil.

J'avais ensuite téléphoné à Jacqueline. À elle, je lui avais dit la vérité ; je lui avais demandé de me remplacer et de reporter ce qui pouvait se faire plus tard. Elle avait accepté et ne m'avait pas dérangée par des questions ou des commentaires.

Et puis j'avais attendu, guettant le moindre bruit, reniflant les portes dans l'attente de ce petit souffrant que l'on venait de me prendre...

Une plainte de louve se tordait dans mes entrailles.

Il me fallait me taire, ne rien montrer ; faire celle « qui assure » afin que l'on me fasse confiance et que l'on me permette de la voir rapidement pour l'inonder de mon lait tiède.

Je n'avais pu la revoir que dans la chambre. Cela avait été long, si long entre les chaises, le passage des gens et le vrombissement violet des néons !

Le distributeur de café avait vomi sa pestilence sur ceux que j'avais interrogés et qui ne m'avaient jamais répondu.

Finalement, on m'avait informée que le lavage d'estomac s'était bien passé et qu'elle allait bien compte tenu des circonstances.

Ne pas m'inquiéter.

Ça veut dire quoi ça ?

C'est quoi les « circonstances » ?

« Voilà... Je vais téléphoner pour savoir si Jacqueline a réussi à tout gérer.

Ils ne nous veulent pas avant demain, mais dans une heure ou deux, je vais quand même essayer de la voir... Tu ne veux pas les appeler ? On peut quand même essayer !

Ah ! oui, tu ne savais pas pour la dispute... Tu n'es jamais là, comment te tenir au courant de tout ? Pardon, excuse-moi. Si ça ne t'ennuie pas, je t'expliquerai cela plus tard... Tu ne veux pas attendre ? C'est important ? Bon : elle voulait un piercing... J'en peux plus, je t'explique vite ! Oui, un piercing, tu te rends compte ! Bousiller son corps, comme si elle en avait besoin pour s'embellir ! C'est là que ça a explosé... Mais non, je ne m'énerve pas ! Non, je n'ai pas faim... Je vais prendre un bain. Cela me détendra un peu. Et cette odeur de café froid et d'antiseptique !

Non, plutôt une douche : c'est trop long à faire couler, un bain. Et puis une douche, c'est plus tonique. Il faut vite que j'y retourne... »

Quelque part, un bout de moi attendait dans cet hosto que je renoue le cordon arraché.

Quelque part coulait le sang putride et visqueux de la souffrance.

Là-bas... et ici.

Bien sûr, à midi, j'y suis retournée. J'ai essayé, mais je n'ai vu qu'une dame blonde aussi ferme que gentille...

Elle allait bien, aucun souci à se faire. Et puis ça ne servait à rien d'essayer de la voir : elle dormait.

Aucun souci à se faire !

Je lui ai dit que j'étais infirmière. Elle m'a répondu en souriant qu'elle aussi, et qu'elle avait également une fille du même âge... mais qu'elle avait des consignes fermes.

« Ce soir, peut-être. »

« Ce soir peut-être. » ?

Mais c'était loin, ce soir !

Ma fille me manquait. J'étais amputée d'une partie de mon ventre, et ça sonnait creux.

J'ai tourné en rond dans les boutiques du centre-ville, autour de l'hôpital.

Pas de souci à se faire quand il arrive ça !

Il y avait du bruit, de l'agitation, des gens qui s'exaspéraient pour un pull ! Impossible de rentrer dans leur monde... Je n'arrivais pas à mettre un pied dans ces domaines qui me paraissaient aussi artificiels qu'un mauvais film duquel on décroche.

Je marchais telle une automate pour bouffer l'excès d'énergie de mes piles Wonder « super-plus », pour meubler l'espace-temps, pour occuper mes pieds impatientes, pour faire quelque chose... Mais impossible de me débrancher d'elle.

Je me suis finalement dit que ce soir non plus je ne la verrais pas, et qu'il valait mieux essayer d'y envoyer son père puisque, officiellement, le conflit initial était avec moi.

J'étais la sale bête qu'on écarte et je n'avais pas d'atomes crochus avec le petit con en blouse blanche : je n'avais aucune chance. Lui, par contre...

Mais non ! Ils l'ont jeté aussi : pas de coupable présumé entrant dans leurs salles immaculées !

Ma fille était seule... Il paraît que c'était mieux.

Nous devions rencontrer un psy le lendemain après-midi.

Son père a annulé ses rendez-vous sur Paris, mais entre-temps on a quand même pu la voir : elle n'arrêtait pas de nous réclamer !

FIN DE L'EXTRAIT

**RETROUVEZ TOUS NOS LIVRES
SUR NOTRE LIBRAIRIE EN LIGNE !**

WWW.IS-EBOOKS.COM

- Livres aux formats papier et numériques
- Extraits à télécharger ou à feuilleter en ligne
- Plus de cent références disponibles

The logo for ISEBOOKS features the letters 'I', 'S', and 'E' in a bold, black, sans-serif font. The 'I' and 'S' are positioned to the left of the 'E', which is significantly larger and overlaps them. To the right of the 'E' is the word 'BOOKS' in a smaller, bold, black, sans-serif font. Above the 'E' and 'B' are several grey squares of varying sizes, arranged in a pattern that suggests a staircase or a digital grid.

Livres & eBooks par IS Edition